

Daniel Tschumy

Un jour
en ville

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
DES AIDES À LA PUBLICATION SUIVANTES

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DU CANTON DE VAUD



OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE LAUSANNE

**le Service Bibliothèques
& Archives** 
de la Ville
de Lausanne

« UN JOUR EN VILLE »,
TROIS CENT QUATRE-VINGT-DEUXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-420-5
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2017 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À mon ami Pierre Coullery

À la mémoire de ma mère, Marianne Tschumy-Rochat

À la mémoire de mon collègue et ami Jean-Raymond Tschumi

*Les mots sont des gouttes bienfaisantes sur
la douleur du monde.*

JANINE MASSARD

J'AI EU du plaisir à retrouver Robin aujourd'hui. Sa chevelure a beaucoup blanchi ces derniers temps et il a pris du poids, ce qui arrondit son visage — l'œil droit toujours recouvert de son bandeau noir. Ses filles étaient là. Nous l'avons attendu à l'extérieur de sa chambre pendant que les aides-soignants le levaient et l'installaient dans son fauteuil électrique, transfert délicat qu'il préfère épargner à ses proches.

Nous avons pris le repas de midi au réfectoire ensemble. Cela faisait longtemps que je n'avais pas revu Lauriane, plus de trois ans je pense. À cet âge, le changement est spectaculaire. Derrière le maquillage de bon goût autour des yeux et la coupe de cheveux courte, une maturité étonnante, à l'aise dans la discussion tout en gardant un brin de retenue, moins expansive que sa sœur, son aînée de deux ans. Marine, dix-neuf étés rayonnants, regard clair et rieur, l'énergie de sa mère, Florence ; gaie,

positive, comme si le monde tournait en permanence rond pour elle.

Nous avons passé un bon moment tous les quatre. Robin m'a semblé plus serein que lors de mes dernières visites, et nous avons laissé l'initiative de la conversation aux demoiselles. Elles m'ont donné des nouvelles de leur vie qui va très vite. Lauriane est déjà loin du nid maternel depuis quelque temps pour cause d'apprentissage à Fribourg, Marine sur le point de l'imiter au début de ses études universitaires – celui-ci coïncidant avec le remariage de Florence hors de la ville. Elle a trouvé un studio à l'avenue de France, et je devrais me décider à lui donner un coup de main en ma qualité de parrain, pas toujours très efficace hélas.

Elle était minuscule dans son landau la première fois. Dix jours à peine, conduite par ses parents devant le porche de l'église où venait d'être célébré le mariage de ma sœur Floriane et de Luc. Et voilà, les dix-neuf années ont passé, non sans épreuves mais solides en fin de compte. Il y a eu de longues périodes où nous ne nous sommes pas vus, puis elle réapparaissait lors d'une occasion spéciale. Ce samedi d'avril 2004 par exemple. Assise à côté de moi dans ma voiture, elle m'avait accompagné à la clinique pour faire la connaissance de ma première fille, Marie, née la veille. Sur place, elle l'avait portée avec mille précautions, tandis que derrière elle la baie vitrée de la chambre révélait des toits, un clocher, les sommets des Préalpes saupoudrés de neige.

Il suffit de passer en revue les photos de ses protégées qui tapissent l'armoire de sa chambre pour

mesurer la fierté de Robin à leur égard. Bien que nous soyons exactement contemporains – cinquante et un ans depuis ce printemps –, il me devance dans la paternité de dix longueurs, mes filles ayant par ailleurs la même différence d'âge que les siennes. J'ai parlé un peu de Marie et de Julie à table, les deux grandes pouffant de rire face aux grimaces de ma cadette sur l'écran de mon téléphone portable. Elles se souvenaient bien de les avoir trimballées à travers le jardin de notre villa qu'elles étaient venues visiter avec leur mère, à la fin de la construction. Je leur ai aussi donné des nouvelles encourageantes de ma femme, Nadia, puis, avant que n'arrivent d'autres visites, je me suis éclipsé. Sans oublier de glisser une bouteille à l'intérieur de l'armoire à vin, meuble fidèle qui a suivi mon ami dans ses déménagements depuis son divorce.

— Bon après-midi ! Profite bien !

De retour devant la station Fourmi du métro M2, j'ai bien l'intention de suivre son conseil. Il l'a articulé avec peine mais sur un ton jovial alors que je refermais derrière moi la porte de sa chambre, où nous étions remontés. Je suis venu avec les transports publics et ne vais pas tout de suite rentrer chez moi, plus loin encore que les hauts de la ville. Les profondeurs de la station attendront, sa centaine de marches d'escalier de chaque côté de l'ascenseur, son ambiance de béton et d'acier, ses couloirs déserts sous la lumière des néons. Plutôt les teintes chaudes de septembre pour l'instant, la douceur de ce dimanche qui appelle à une balade sans horaire.

Elles savent à la maison qu'elles ne doivent pas compter sur moi aujourd'hui, pour une fois. Nadia trouvera bien de quoi occuper les filles. Elles se débrouillent d'ailleurs mieux quand elles ne passent pas chaque minute à guetter mon retour. J'ai pris congé, en quelque sorte, et c'est le long de la route de Berne que je me laisse d'abord glisser, le lac en point de mire tout là-bas, surface mate entre les toits, les feuillages et les cheminées.

En atteignant la place de la Sallaz, je n'ai pas vraiment envie de m'attarder. Fermée à la circulation qui la contourne maintenant par une route en contrebas, elle a perdu l'animation que les pendulaires apportaient avec eux en y faisant leurs courses. Avant un réaménagement censé lui redonner vie avec espaces verts, places de jeu et terrasses, elle est laissée à l'abandon depuis plusieurs années. Commerces fermés ou subsistant à peine, silence artificiel, vitrines vidées de leurs étalages, tuyaux de canalisation entreposés parmi des barrières de chantier, façades lépreuses, l'atmosphère ne prête guère à la gaudriole. Quant à ses habitants, la semaine, ils semblent errer d'un magasin à l'autre, pareils aux survivants d'une alerte atomique qui émergeraient des caves avant de s'y réfugier à nouveau.

Ce décor sinistre et sinistré derrière moi, je peux ralentir à nouveau le rythme sur les trottoirs de l'avenue Victor-Ruffy, plus calme que d'ordinaire. Et presque au bout de celle-ci, m'arrêter en face d'un immeuble assez laid, rectangle jaune beige tout ce qu'il y a de plus compact et banal. Le numéro 12.

DES STORES tirés, des balcons massifs devant chaque fenêtre. Quelle vie maintenant derrière celle du milieu, au dernier étage ? Combien de locataires là-haut, dans cette pièce unique, depuis que je l'ai occupée de 1989 à 1993 ? À la même époque, Robin et Florence se partageaient un autre appartement donnant sur les jardins de derrière, plus grand, plus agréable que le mien, envahi par le bruit incessant de la circulation.

C'est par hasard que nous nous étions retrouvés ici, à la même adresse. Je rentrais d'un long séjour aux États-Unis, enseignais à mi-temps, et j'avais sauté sur l'occasion du studio vacant pour me rapprocher de mes amis, qui habitaient déjà l'immeuble. Florence s'y était installée en premier, fin 1988, quelques mois après leur rencontre, ravie de dénicher un logement proche de l'hôpital, où elle était ergothérapeute. Son amoureux l'avait rejointe le printemps suivant, abandonnant du jour au

lendemain son une pièce meublée du côté de Bellevaux. Quand je dis « rejoindre », il faut comprendre qu'il l'avait fait à sa manière, sans consulter la principale intéressée. Sur son palier un beau soir, une valise au bout de chaque bras, et l'affaire était entendue.

— Tu te rends compte, pas même un coup de fil pour m'avertir ! J'ai ouvert la porte et il était là, tout content. J'ai failli l'envoyer à l'hôtel !

Florence n'en revenait toujours pas en me mimant la scène lors de ma première visite chez eux, à mon retour d'Amérique. Elle avait fait de ce lieu un musée vibrant, couleurs, mots et notes mêlés. Les deux pièces étaient remplies de tableaux, de livres empilés sur des tables basses en osier, de disques — Barbara, Brassens, Brel —, de bouquets qu'elle s'achetait le samedi au marché quand Robin oubliait de le faire. Ce décor correspondait bien à sa personnalité extravertie, et le fait de n'avoir pas pu y profiter longtemps de son autonomie ne la gênait finalement pas outre mesure. Du moment que son homme la laissait donner libre cours à ses talents de décoratrice d'intérieur, ce qui était le cas.

Nous avons ainsi passé ces quatre années, séparés par trois étages. Pour moi, une telle proximité était une aubaine. À la première humeur noire, à la moindre incartade de mon voisin de palier, un vieillard qui frappait violemment à ma porte en hurlant « ce n'est pas bientôt fini ce boucan ? » alors que je me reposais, je pouvais descendre au rez-de-chaussée y trouver un accueil complice. J'avoue que parfois je les enviais. Leur couple semblait harmonieux, leur existence équilibrée entre leurs

occupations respectives, leurs plages d'intimité et leurs nombreuses connaissances ou amitiés.

Le principal problème concernait l'inquiétude de Robin quant à ses compétences professionnelles. Un problème de confiance que je lui connaissais depuis longtemps mais que ses débuts dans le monde du travail semblaient encore accentuer. Malgré le confort de son existence postétudiante, avec salaire et relation amoureuse à la clé, la crainte de ne pas être à la hauteur sur son lieu de travail lui laissait peu de répit intérieur.

Il avait terminé ses études de chimie en juin 1988 – peu après sa rencontre de Florence. Deux ou trois emplois plus tard, dont il ne m'avait parlé que pour bien souligner son incapacité à en satisfaire les exigences, il s'était lancé dans une thèse qui allait l'occuper près de cinq ans. Pas un de ces sujets au titre invraisemblable – plein de « composés anorexigènes » ou de « nanocristaux fluorescents » – qu'on déchiffre dans un coin de journal annonçant une défense, mais j'avais quand même du mal à saisir de quoi il s'agissait. Je n'y accordais que peu d'importance d'ailleurs. C'était l'état d'esprit de mon ami tout au long de cette entreprise périlleuse qui me troublait surtout. Cette répétition de termes dépréciatifs dès qu'il évoquait sa prétendue absence de progrès et de découvertes.

Heureusement, sa vie ne se fanait pas là, au seuil de son laboratoire, et il savait en contrepartie créer des moments de rare bonheur. Lorsqu'il me conviait par exemple à partager leur repas. C'était une autre facette marquante de sa personnalité qui s'imposait alors : l'épicurien, artisan de plats

concoctés avec patience. Un fond de sauce mijotant pendant des heures. Une viande achetée à l'unique boucherie valable, selon lui, dans un rayon de vingt kilomètres. Une bouteille et son histoire, ce nuits-saint-georges acquis sur place chez un vigneron d'ores et déjà nommé, un soir d'ivresse ou pas, peu importe, parrain d'un de ses futurs enfants.

En ces occasions il se libérait, s'improvisait maître de cérémonie à sa table généreusement garnie, remplissant nos verres à une cadence soutenue, le bras leste et l'appétit gargantuesque, toujours « mort de faim » selon lui aux trois quarts du repas ; drôle, malicieux, des étincelles au fond de ses yeux bleu-gris, ses angoisses de doctorant maintenues à distance respectable – aussi longtemps du moins que se prolongeait le festin. Je savais qu'une fois celui-ci achevé, l'insouciance de mon ami s'estompait rapidement. Au point que certaines nuits devenaient fragmentées, ponctuées d'insomnies qu'il tentait de combattre en lisant seul au salon, un nouveau lendemain placé sous le signe, le joug du doute.

C'est Florence qui me décrivait après coup ces pénibles retours à la réalité dont elle se serait bien passée. Elle proposait toute l'aide possible à son compagnon, mais parfois le découragement, voire l'agacement avaient raison de sa nature optimiste. Elle ressentait alors vis-à-vis de lui une empathie mêlée d'impatience. Fonceuse, habituée à faire bouger les choses prestement, elle se retrouvait bloquée dans ses tentatives de soutien moral. Et Robin, au lieu de puiser en elle de quoi avancer sous de meilleurs auspices, semblait plutôt freiné par

l'énergie de sa compagne. C'était en tout cas l'impression qu'il me donnait. Contrairement à elle, il me laissait peu entrevoir les aspects plus délicats de leur relation, comme s'il plaçait en première ligne ses soucis de travail. Et ceux-là, il les détaillait en général quand nous avions notre heure à nous, à l'extérieur de l'immeuble.

Une à deux fois par semaine. Rendez-vous sur ce perron qui me fait face maintenant de l'autre côté de l'avenue, avec ses marches et sa main courante en métal. Tenue de sport et baskets en fin d'après-midi. Un simulacre d'échauffement, et nous partions. Des itinéraires de son choix, le plus souvent. Sauvabelin, Le Mont, Belmont, une alternance de trottoirs et de sentiers à travers des forêts de plus en plus désertes au fur et à mesure qu'approchait l'obscurité de l'hiver. Des boucles ambitieuses, impossibles à renvoyer pour cause de pluie ou de fatigue — « j'ai attendu ça toute la journée » était en général son refrain. Et dès les premiers mètres, il maudissait l'attitude hautaine de son directeur de thèse, la pauvreté de ses analyses ou son incapacité à tenir ses délais.

Tant que mon souffle me le permettait, j'entretenais la conversation et nous courions côte à côte. Mais à mi-chemin environ, quand l'effort plus soutenu mobilisait toute mon attention et toutes mes forces, je murmurais « c'est bon là », ou quelque chose du genre, et me glissais derrière lui pour simplement le suivre en silence.

Je savais depuis belle lurette que si, pour moi, garder ce rythme pendant une heure relevait de l'exploit, il aurait pu quant à lui accélérer et me

laisser sur place. Ou encore prolonger la séance de plusieurs kilomètres, comme il le faisait lors de ses entraînements seul, le dimanche. Mais avec moi, pas question de changer quoi que ce soit. Une heure ensemble, jusqu'au bout. Une tradition immuable, si ancienne.

LES BORDS du lac Léman. Préverenges et Saint-Sulpice, où Robin et moi avons respectivement grandi. Amis proches durant notre dernière année de collège à Morges, nous nous retrouvions aussi souvent que possible sur les rives reliant son village au mien.

Nous aimions la compagnie de l'eau, ses teintes changeantes, ses sons et ses odeurs mélangées à celles de la terre ou du sable. Nous aimions la plage et son alignée de peupliers qui tanguent sous le vent, sa buvette l'Oued et surtout, au bout de la petite route piétonne, cet autre lieu de rendez-vous que nous nous étions appropriés : l'embouchure de la Venoge. En arrière-plan, le paysage s'ouvre, déploie son envergure, vignobles et Haut-Lac entouré de montagnes. Et devant nous — assis sur les grosses pierres en train de refaire le monde —, nous regardions la rivière, ample et souveraine, mêler son corps à celui du Léman, quelques barques amarrées à ses ultimes berges.

Au moment d'achever son trajet, elle passe sous un pont de pierre qui mène à la commune de Saint-Sulpice, dont les terrains de football m'attendaient un peu plus haut. J'hésitais en effet à intégrer l'équipe des juniors locaux. Quand ils jouaient à domicile, j'assistais au match, tenté de participer mais également sceptique quant à l'attitude de certains joueurs, pères et entraîneurs envers l'arbitre ou un gardien de but peu à son affaire ce samedi-là, sa prestation accueillie par des huées et des quolibets.

Robin, lui, n'éprouvait vis-à-vis de ce monde que mépris. Il aurait fallu que toute sa famille soit retenue quelque part en otage pour qu'il accepte, sous la contrainte, de fouler pareille pelouse. Il pratiquait déjà la course avec régularité depuis quelques années et m'encourageait patiemment à l'imiter, en vain. « Trop pénible, trop ingrat, pas assez ludique » étaient mes objections principales, sans que je me sois donné la peine de faire un essai. Incapable de choisir entre les deux directions sportives offertes sur un plateau devant moi, je piétinais.

Nous étions fin juin ou début juillet 1978. Certificat d'études secondaires en poche, nous venions de dire adieu au collège. Pour moi, la satisfaction d'avoir franchi cette étape avait été assombrie, quelques jours plus tôt, par un match d'un autre calibre que ceux de Saint-Sulpice. À Buenos Aires, dans un stade rempli à ras bord d'une foule déchaînée, mes héros hollandais avaient perdu contre leurs hôtes argentins leur deuxième finale de Coupe du monde consécutive, après 1974 en Allemagne. Il s'en était fallu de peu, mais l'avant-centre

sud-américain Mario Kempes avait porté l'estocade dans les prolongations. 3-1. Et pour couronner le tout, il y avait eu cette obscène poignée de main entre le général Videla, tortionnaire de la junte au pouvoir, et le capitaine Passarella soulevant la coupe de la honte, censée redorer le blason du pays sur la scène internationale.

Mon ami, bien sûr, s'était soucié de ces joutes comme d'une guigne. Amusé par ma déception, il ne manquait pas une occasion de me montrer à quel point il la trouvait ridicule. En particulier au début de vacances qui s'annonçaient royales, les contraintes du collège derrière nous et là-bas, sept semaines d'oisiveté sédentaire plus tard, l'horizon du gymnase, cette cour des grands. « Ils vont s'en remettre plus vite que toi, tes play-boys, si tu continues. » « Tu sais combien ces types gagnent ? » Ou encore, plus sérieusement, et faisant mouche cette fois-ci, ce chuchotement à côté de moi le samedi suivant :

— Laisse tomber ! Bouge-toi ! Demain ici, même heure. Morges retour.

Il m'avait rejoint au bord du terrain, où à la suite d'un incident de jeu, les deux camps de juniors étaient en train de copieusement s'insulter. C'est vrai que le spectacle était pitoyable. Mais c'est surtout l'urgence de son ton, accompagné d'une pression de sa main sur mon bras, qui a eu raison de ma résistance et m'est restée si vivante en mémoire. J'ai cru déceler comme un pacte dans ce murmure, la promesse d'une découverte que je ne regretterais pas si je cédaï enfin, me laissais entraîner dans un footing avec lui.

Et en effet, le lendemain, j'ai tout de suite été conquis. Aucun point de côté ou autre désagrément susceptible de me décourager. Une sensation assez agréable plutôt, tandis qu'il adaptait son allure à celle de son partenaire néophyte. J'ai vite compris que son expérience de ce sport, ajoutée à son physique nettement plus compact, plus nerveux que le mien, lui donnait une marge d'avance difficile à combler. Une sorte de fauve à la force contenue – sa crinière de cheveux mi-longs au vent – flanqué d'une girafe un peu gauche, telle est l'impression que nous avons dû donner ce dimanche après-midi de juillet 1978. Pourtant, jamais depuis ce baptême en douceur je n'ai été frustré par cette différence de niveau et de potentiel. Elle s'est confirmée ensuite. Mais au lieu d'engendrer ce que l'on peut craindre dans ces cas-là – une rivalité stérile –, elle a posé les bases d'un rituel bien établi et tout à fait accepté de part et d'autre. Départ de l'embouchure de la Venoge, deux fois par semaine. Le long des rives vers Ouchy ou Morges et retour. Une demi-heure à l'aller, le double au final. Le fauve et dans son sillage la girafe, loin de se douter qu'elle venait de signer un bail d'une telle durée.

Robin et moi, vingt ans de course à pied partagée.

Une rue latérale m'a permis de quitter l'avenue Victor-Ruffy, puis de traverser celle de Béthusy. Elle m'a mené dans un quartier paisible, au luxe discret, où s'évanouit d'un coup le passage des voitures. Des demeures et leurs allées de gravier,

leur lierre contre les façades, leurs jardins dont montent les voix de propriétaires invisibles derrière les haies. Sur ma gauche, très vite, un tableau à plusieurs plans se dessine. Un vallon, des habitations accrochées à sa pente. Des collines. Le lac et ses crêtes. Au-dessous de moi, une esplanade de forme carrée, avec des jeux pour enfants. J'y descends et m'assieds sur celui des bancs qui offre le meilleur dégagement.

Lorsque j'habitais Victor-Ruffy, je venais souvent ici admirer la vue, fuyant le trafic qui enflait sous mes fenêtres et rendait mon balcon quasi inutilisable. Ensuite, j'ai perdu cette habitude en vivant au chemin du Levant, tout proche également mais dans une autre direction, au bout de cette ruelle là-bas qui me fera ressortir de ce quartier dans un moment.

Pour quelle destination? Préverenges peut-être? Descendre à Ouchy et suivre longuement les rives du lac jusqu'à la Venoge alanguie dans le soir? Tout de même pas. La ville devrait me suffire aujourd'hui. À vrai dire, je retourne rarement sur les lieux de ma jeunesse. Et quand je le fais, c'est en général accompagné de mes filles, l'été. L'élargissement de la plage y est le changement le plus marquant depuis l'époque de mes seize ans, avec l'aménagement de l'île aux oiseaux migrateurs. Il m'arrive de les emmener faire trempette et manger une glace à l'Oued, les trottinettes à disposition afin de prolonger la sortie du côté de l'embouchure. Chaque fois je leur rappelle l'importance de cet endroit pour moi il y a si longtemps, mais elles s'avèrent peu sensibles au moindre accent

nostalgique prêt à s'échapper de ma voix. Elles guettent plutôt un cygne, une nichée de canetons, un chat surgi d'une haie — comme celui-ci en face de mon banc maintenant —, ou toute autre irruption intrigante du présent, et je n'insiste pas.

Si au lieu de fillettes espiègles elles étaient des adolescentes attirées par la compétition, je leur raconterais sûrement cette histoire parallèle à celle de Robin et moi à l'époque. Une histoire de deux autres jeunes hommes qui avait réellement commencé peu avant que nous nous mettions à courir ensemble. Grâce à eux, notre intérêt pour ce sport s'est encore renforcé, prenant une dimension supplémentaire. Ils avaient vingt-deux et vingt-trois ans alors, et les distances du demi-fond — 800 mètres, 1500 mètres et *mile* — étaient en train de devenir leur chasse gardée. Deux athlètes extraordinaires, qui allaient s'échanger records et honneurs pendant les années suivantes, celles pour nous du gymnase et de l'université.

Ils s'appelaient Steve et Sebastian. Dès 1976, l'athlétisme anglais avait braqué ses projecteurs sur eux. Leur progression était spectaculaire, aussi semblable que leurs caractères et milieux sociaux étaient opposés. Une aubaine pour les journalistes de la presse spécialisée, qui n'ont pas tardé à les dépeindre comme deux rivaux à couteaux tirés.

C'est vrai qu'ils avaient chacun leur public. En général, les gens choisissaient. Robin admirait surtout Steve. Un talent brut comme lui, têtue, un tempérament de bagarreur qui n'hésitait pas à se frayer un chemin à coups de coude dans les

pelotons. Grand mais léger sur ses pieds, barbe et cheveux rebelles à ses heures. Dyslexique au parcours scolaire limité. Protégé becs et ongles par sa mère Gay – de seulement seize ans son aînée –, une femme aux manières et au langage redoutés sur le marché de Brighton, où la famille travaillait et vivait. Héros pour certains de la classe ouvrière, ennemi des médias qu'il boycottait, réputation de mauvais garçon, il laissait sur place ses adversaires grâce à ses incroyables pointes de vitesse finales, accompagnées parfois d'un signe de la main vers les gradins avant le franchissement de la ligne. Tel était Steve Ovett.

Je lui préférais Sebastian Coe, le garçon de Sheffield soumis dès sa plus jeune adolescence à l'entraînement de fer de son père, Peter. Un ingénieur compétent, inflexible, entièrement dévoué à son projet de mener son fils, avec la pleine coopération de celui-ci, au pinacle du demi-fond mondial.

— Tu vas le tuer avec tes cinquante *miles* par semaine, avait un jour explosé un autre père, jaloux des prouesses de Seb à quatorze ans déjà.

— Il en fait vingt, avait fusé la réponse. Mais c'est vrai, je le tue, droit vers les sommets !

C'était un individualiste aussi peu enclin aux courbettes sociales que l'était Gay Ovett, mais la similitude entre les deux familles s'arrêtait là. Milieu aisé et cultivé, mère actrice d'ascendance indienne, grand amateur de jazz, Sebastian poursuivait des études en histoire et en économie à l'université de Loughborough. Plus petit qu'Ovett, silhouette tout en finesse, visage racé où se lisait autant d'amabilité que de détermination, son

physique et son éducation de gendre parfait en avaient fait le chouchou des journalistes pour lesquels il était, lui, toujours disponible. En pleine action c'était un artiste, fluide, aérien, et longtemps je lui envierais ces qualités, sorte d'alter ego idéal, charmeur et bourreau de travail, à l'aise tant sur la piste que dans la vie.

Pendant leurs années d'éclosion et de montée en puissance, ils avaient soigneusement évité de croiser le fer au sein du même peloton. Coe, trop tendre encore, avait juste manqué sa sélection pour les jeux Olympiques de 1976. Quant à Ovet, pas assez expérimenté non plus, il en était revenu bredouille. Mais fin août-début septembre 1978, l'heure de la confrontation directe avait sonné aux championnats d'Europe à Prague.

Robin et moi venions d'entrer au gymnase. Durant nos longues vacances, nous avions pris notre rythme de croisière lors de nos séances au bord du lac, et lu aussi ce que publiaient les journaux sur les deux étoiles anglaises. Tout le monde les attendait au contour. Vu leurs performances récentes, l'opinion générale était que le 800 mètres de Prague devait revenir à l'un ou à l'autre.

Ainsi que nous le ferions pour les autres courses importantes des années à venir, nous nous étions installés dans le sous-sol de la villa de Préverenges, que les parents de mon ami l'avaient laissé aménager à sa guise. Baby-foot, flipper, billard miniature, vieux canapé en cuir face au poste de télévision, il ne s'était rien refusé. De quoi nous distraire avant et après un événement long de pas même deux minutes. Ce premier duel Coe-Ovet nous excitait

comme des gamins. Robin surtout, qui savourait à l'avance un nouveau petit succès sur moi. À la suite de la mortifiante finale de Buenos Aires, il m'avait détourné du football et converti à son sport dans la foulée. Et maintenant, confiant en la supériorité de son favori, il me chambrait en sirotant un panaché, assis en tailleur sur son canapé, le regard et le ton goguenards :

— Alors ? Prêt pour le deuxième drame de l'été ?

Il n'était pas le seul à douter d'une victoire de Coe. Comme je l'ai découvert dans un livre paru il y a quelque temps et pris avec moi aujourd'hui, Peter lui-même n'était pas très optimiste. Conscient de l'avance d'Ovett sur le plan du développement physique pur, il avait expliqué à son fils la tactique de la course avec son franc-parler habituel :

— Tu ne vas pas gagner. Soyons réalistes. Tu as ta chance mais tu n'es pas encore tout à fait formé. Mais si tu cours aussi fort que tu peux aussi longtemps que tu peux, tu auras une médaille. Et en plus, nous verrons bien de quoi ces salopards sont faits.

Sebastian tiendrait environ 700 mètres — un exploit en soi. Il emmènerait ses adversaires à une vitesse suicidaire qui le ferait exploser à la sortie de l'ultime virage. Laminé par l'effort, incapable de donner le coup d'accélérateur final, il verrait son compatriote, ravi de l'occasion, le doubler sur un nuage et foncer vers la ligne avant qu'un boulet de canon allemand de l'Est ne les rattrape et dépasse tous les deux pour s'imposer d'une longueur. Coe

asphyxié après sa courageuse expérience de front running, Ovetton coiffé sur le fil par un second couteau, l'événement majeur avait tourné en eau de boudin, malgré l'argent et le bronze récoltés.

Le lendemain, la presse anglaise, fidèle à son habitude de chercher des noises, publia une photo d'eux juste après l'arrivée. Ovetton y parlait à Coe — toujours en train de revenir à la vie —, la main posée sur son épaule. « Même au moment des médailles, ils ne peuvent pas mettre leur rivalité de côté » déplorait la légende, flairant une prise de bec. En fait, il s'agissait d'une simple question à propos du vainqueur, un certain Olaf Beyer. Une question que Robin et moi aurions très bien pu également nous poser, totalement incrédules devant notre écran :

— Putain, c'était qui celui-là ?

J E NE SUIS plus seul sur l'esplanade. Une jeune femme joliment vêtue est arrivée avec un garçonnet, déjà parti à l'assaut du toboggan derrière moi. Il réclame son attention à grands cris – « maman regarde, regarde » – qui me rappellent mes filles.

Elles s'amuseraient sans doute ici, trouveraient de quoi se dépenser, même sur ces installations rudimentaires. Marie surtout. « Quelle activité aujourd'hui ? » est devenue sa question habituelle au début de chaque période de congé. J'ai beau lui expliquer que je ne suis pas un gentil organisateur dans un club de vacances, elle continue à endosser très volontiers le costume de gentil membre remplissant avec application son agenda des loisirs. Elle ne dédaigne rien, pas même un tour de carrousel, alors que ses jambes de longue tige de neuf ans touchent maintenant presque le sol sur sa monture de bois verni. Voir ses enfants

grandir. Presque à vue d'œil, je pourrais ajouter. Tout un programme. Un spectacle unique en son genre auquel j'ai la chance d'assister aux premières loges, m'efforçant de reléguer en coulisses les aspects plus lourds, plus sombres, de ma situation parentale.

Les après-midi sans elles comme celui-ci sont rares. À tel point que j'en éprouve une sensation bizarre. Le parfum d'une liberté pas tout à fait légitime. Un comble. Comme si je les négligeais en les laissant ainsi, elles et leur mère, sans avoir annoncé une heure de retour. Avant demain, bien sûr, mais assez tard peut-être si ce dimanche tient ses promesses de pause parfaite pour une telle promenade, la lumière de l'été indien à savourer jusqu'aux premières ombres et lueurs du soir, attirantes elles aussi. Mais rester d'abord un peu ici, face à ce panorama d'eau, de toits, de cimes et de feuillages, un chant de rivière et des rires d'enfants dans la forêt en contrebas ; ici où la seule sollicitation que je souhaite entendre désormais est celle de mes années d'études, au gymnase en ville avant le site universitaire de Dorigny.

Pour nous rendre au gymnase, Robin et moi avons vite renoncé aux transports publics. Place au vélo, sur ces mêmes rives lacustres longées à la course depuis plusieurs semaines. Tôt le matin, le premier attendait l'autre devant l'église de Saint-Sulpice. Puis nous glissions à travers les domaines du parc Bourget, les oiseaux comme unique compagnie dans la beauté naissante du jour. Au giratoire de la Maladière, nous quittions cet éden à regret, les pentes de Montoie finalement gravies jusqu'à notre école au-dessus des voies ferrées.

Passé la curiosité initiale pour ce nouvel environnement, nous avons adopté sa routine avec une indolence semblable à un haussement d'épaules. Horaires, maîtres, matières et camarades ont composé un fleuve assez tranquille dont nous avons suivi le cours sans trop en attendre, beaucoup plus impatients de dévaler chaque fin de journée les avenues de Montoie ou Marc-Dufour. En quelques minutes nous atteignions le lac à nouveau, les subtilités des équations, du passif ou de la guerre froide un vague souvenir derrière nous.

Dire que nous n'étions pas très zélés relève de l'euphémisme. Avec une petite différence entre nous qui allait coûter cher à Robin. Tandis que je mettais toujours quelques points de côté tel un écureuil des noisettes pour l'hiver, lui trouvait très amusante la corde raide de la moyenne — 6 à l'époque — tendue d'une discipline à l'autre. « T'inquiète mec ! » me répétait-il, son menton carré adouci par un sourire, quand je le mettais en garde contre un faux pas fatal en fin d'année, synonyme d'échec et de redoublement.

C'est au plus mauvais moment que son pied a glissé sur la corde et entraîné sa chute : les examens de baccalauréat. Il les avait abordés en position de faiblesse accrue à la suite d'un crève-cœur amoureux — le premier de sa vie. Une petite brune d'une classe parallèle s'était fichue de lui après lui avoir promis monts et merveilles, et les aléas des épreuves orales ont fait le reste. Des sujets difficiles à négocier, une nervosité grandissante face aux maîtres et aux experts, il s'est retrouvé cloué sur place à un mètre de la ligne d'arrivée, franchie pour ma part aisément grâce à ma stratégie de prudence.

J'ai toujours pensé que sa dévalorisation professionnelle de lui-même a commencé avec cet échec en juin 1981, même s'il ne l'a jamais clairement admis de la sorte. Un coup de couteau dans l'étoffe de sa fierté, bien sûr. Mais aussi, et plus grave, une fragilité, insoupçonnée jusqu'alors et soudain ouverte en lui. Une faille à l'intérieur de son enveloppe si robuste, le ver installé dans le fruit de sa confiance pour y sévir très longtemps.

Il a rongé son frein un an de plus au gymnase, au sein d'une classe au climat délétère, pendant que j'entamais mon parcours sur le campus de Dorigny, en faculté des lettres. J'y ai vite trouvé ma place entre les touristes en transit et les pédants pérorant aux séminaires. Lorsqu'il m'a rejoint l'automne suivant, la chimie choisie par élimination plus que par authentique affinité, ses débuts ont été laborieux. Isolé dans la foule des étudiants, pris à la gorge par les exigences des cours, il m'a semblé avancer en terrain miné, cherchant à tâtons une voie que d'autres, les génies en herbe, les scientifiques purs et durs, suivaient tête baissée sans le moindre état d'âme.

Il leur a bientôt préféré une équipe de joyeux drilles, à la traîne comme lui. Des fêtards pas convaincus de leur choix non plus, et portés sur d'autres travaux pratiques que ceux de la faculté. C'est à leur contact que mon ami a développé ses talents de cuisinier, bien réels ceux-là. Chaque mois environ, ils servaient de cobayes les uns aux autres en se proposant leurs recettes dès le début de l'après-midi. Les festivités se prolongeaient tard dans la journée, voire la nuit, entièrement dédiées à la bonne chère et aux nectars que Robin s'est mis à leur ramener de Bourgogne, où il avait déniché

une adresse haut de gamme chez son nouvel ami vigneron.

Les récits de ces agapes vertigineuses me parvenaient le lendemain, agrémentés de détails édifiants : le nombre de bouteilles descendues – une douzaine en général pour six participants, avant les liqueurs ; la somme perdue aux cartes par celui-là même qui avait entraîné ses collègues à jouer ; l'heure matinale à laquelle ils étaient rentrés, croisant parfois des collègues de cours en partance pour le campus, frais comme des roses, leur plan de carrière bien en tête et leurs photocopiés bien rangés au fond de leurs sacs.

— Pourquoi tu ne viendrais pas en fait ? Ça te changerait de tes bouquins !

Malgré les invitations enthousiastes de Robin, je n'ai jamais participé à ces fêtes, trop excessives à mon goût. Nous nous voyions moins, accaparés par nos groupes d'amis respectifs et sous le charme de sirènes trônant dans les parages – étudiantes en médecine du collègue propédeutique, futures psychologues, enseignantes, juristes et autres journalistes. Ces espaces entre nous ne posaient pas problème du moment que nous préservions notre séance hebdomadaire de footing, au départ soit du campus soit de l'embouchure de la Venoge pour respecter la tradition (nous étions alors encore chez nos parents). Avec l'art culinaire, c'était l'autre domaine où il s'investissait assez pour suivre, là au moins, une courbe ascendante. Contrairement à moi, il s'imposait depuis la fin du collège des séances en solitaire au cours desquelles je le savais aller loin dans l'effort. Si bien qu'au fil des ans il a pris de l'envergure et participé brillamment à des compétitions non dénuées de prestige.

L'écart entre nous était mesurable par exemple au printemps, fin avril, lors de la course organisée en ville pour des milliers d'adeptes, sur deux circuits : les dix kilomètres le long des rives et des rues situées juste au-dessus, ou alors la distance deux fois supérieure avec montée au centre, tour de la cité et retour avec une ultime boucle à travers le parc Bourget, voisin de l'université. Je me suis toujours satisfait du petit parcours, cinquante minutes et la satisfaction de la forme entretenue d'une fois à l'autre. Robin, bien sûr, piaffait d'impatience à la sortie de l'hiver, prêt à défier son temps de référence sur le tracé escarpé et tortueux des vingt kilomètres. Celui-ci est bien garni de spectateurs dans la zone piétonne, et ses compagnons de ripailles l'y attendaient parfois. Assis à une terrasse devant un verre de rosé, leurs encouragements salués discrètement :

— Tu devrais me voir, m'a-t-il raconté une fois en rigolant. Steve Ovett en personne !

Un signe de la main, un sourire, et il passait son chemin en douceur, une sorte d'extraterrestre qui, quelques jours plus tôt, les avait peut-être régalez de filets mignons aux morilles, puis écœurés au poker autour de la même table, un dernier flacon de grappa ouvert aux petites heures.

Mais son Olympe venait plus tard dans le calendrier, le deuxième dimanche d'août en Valais. Une épreuve mythique, à même d'impressionner les plus intrépides : ils quittent à l'aube les grisailles de la plaine à Sierre, affrontent l'enfer d'une ascension en forêt et gagnent les hauts plateaux ; ils y dérivent ensuite à flanc de coteau jusqu'au fond de la vallée dominée par des sommets de 4 000 mètres, puis laissent une mauvaise descente finale brûler ce

qui leur reste de jambes, avant l'arrivée au village de Zinal; 32 kilomètres, plus de 2 000 mètres de dénivellation à la montée, héroïsme et masochisme au cœur des Alpes.

Nous en avons reparlé cet été, lors d'une visite précédant mes quelques jours de marche sur ce même parcours. Je connaissais la place à part qu'occupe cette épopée dans ses trésors de jeunesse, mais je ne me souvenais plus d'un chiffre. Alors que la discussion menaçait de s'éteindre sous le voile de sa fatigue, je l'ai brièvement relancé :

— Combien de fois exactement, en fait ?

De son lit, le bras droit inerte posé sur le drap, il a scruté l'écran de télévision éteint contre le mur d'en face, avant de détacher péniblement ses syllabes :

— Dix-sept.

— Dix-sept ?? J'aurais dit une douzaine.

— Mais non. Au gymnase, la première fois.

— Et ton meilleur temps ?

Une autre pause, les lèvres amusées.

— Trois heures trente-trois. 1991. Bu un verre avec le vainqueur.

Je ne suis pas revenu sur le sujet depuis. De même que je ne souhaite pas lui décrire les séances de jogging en solo que j'ai réussi à maintenir toutes ces années. Elles ne diffèrent pas beaucoup de l'époque où nous courions ensemble. Les rares occasions qui me voient dépasser ma durée personnelle d'une heure ne sont pas concluantes, pour des raisons autant de douleurs articulaires que d'ennui. Dès la fois suivante, je retrouve mes sensations à l'intérieur de cette limite de temps. J'évite maintenant la cohue des dix kilomètres au bas de la

ville, mais si je m'y testais à nouveau, je perdrais peut-être cinq minutes, guère plus, sur le chrono de mes vingt ans. Ce qui est sûr, et cela Robin le sait, jamais je n'ai accepté d'autre partenaire que lui depuis notre ultime course, il y a quatorze ans, fin avril 1999.